

RÉMY ROURE, LE JOURNALISTE QUI FIT DÉCOUVRIR DE GAULLE DÈS 1924

Journaliste visionnaire, Rémy Roure est l'un des premiers à avoir remarqué un jeune officier prometteur – Charles de Gaulle – au cours de la Première Guerre mondiale. Son soutien se manifeste dans l'entre-deux-guerres par des critiques élogieuses des livres rédigés par De Gaulle, détaillant sa pensée militaire. Très tôt engagé dans la Résistance, Rémy Roure fonde à Lyon le premier titre de presse clandestine, en lien avec les plus grandes figures de l'armée des ombres.

✍ **TEXTE DE PHILIPPE RADAL**



**PHILIPPE
RADAL**

Né en Ardèche comme Rémy Roure, Philippe Radal, après des études de droit et de sciences politiques, intègre le secteur bancaire, puis, à l'issue de sa carrière, des cabinets de conseil. Président de la Société des amis du musée de l'Ordre de la Libération, il siège à ce titre au conseil de l'Ordre. Il consacre un ouvrage à De Gaulle, écrivain à travers ses œuvres méconnues ou peu connues. Il publie aujourd'hui une biographie de Rémy Roure aux Éditions Glyphe. Cette biographie est la première consacrée à ce grand Français distingué par son « *ami de cinquante ans* » parmi les 1 038 Compagnons de la Libération.

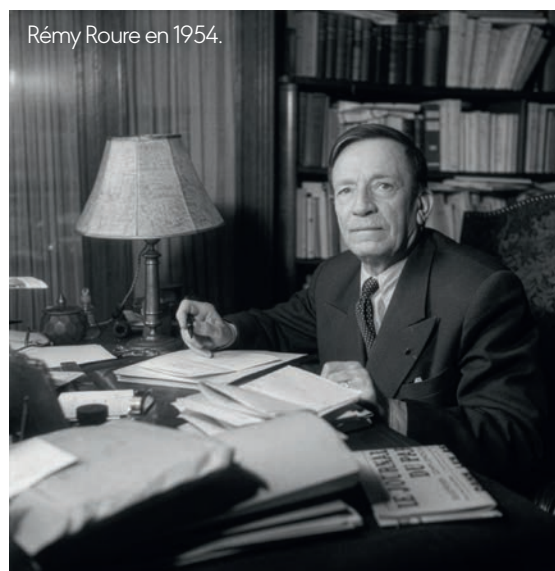
Ayant fait l'acquisition du premier ouvrage de Charles de Gaulle, *La Discorde chez l'ennemi*, je découvris qu'un seul journaliste – Rémy Roure – commit à la parution de ce livre, en 1924, un article, au demeurant très flatteur... Ce nom ne m'était pas inconnu : en patois ardéchois, le « *Roure* » signifie le chêne, et mon intérêt fut renforcé par un faisceau d'éléments tout à fait remarquables.

Rémy Roure naît en 1885 à Arcens, commune du Haut-Vivarais, qui compte alors 1 200 habitants, contre 360 aujourd'hui. Située à 70 km de Valence et à 56 km du Puy, cette commune vit alors dans une relative autarcie, favorisée par un relief tourmenté et un climat annonciateur des rigueurs du plateau ardéchois.

Son foyer est celui de modestes cultivateurs. Ces derniers sont alertés par l'instituteur et le curé du village sur les facilités intellectuelles de leur fils : à cette époque, l'école sert d'ascenseur social, et le certificat d'études de révélateur de talents, tandis que le clergé accompagne au quotidien une population extrêmement christianisée : le diocèse de Viviers compte, en 1900, plus de 600 prêtres en activité, ce qui le place en tête des diocèses français avec un prêtre pour 600 habitants, et un permanent de l'Église (religieux compris) pour 125 habitants.

Convaincus par les aptitudes de leur fils, les parents de Rémy Roure vendent leurs biens, au demeurant modestes, et s'installent à Valence, afin que leur fils poursuive ses études à l'institution Notre-Dame. Il devient bachelier en 1903, alors que seule 1,9 % de la population obtenait le bac à l'époque, contre plus de 90 % actuellement.

Ambitionnant d'être journaliste, mais contraint de se constituer un pécule préalable pour entamer des études de droit, à ses yeux indispensables pour conforter sa vie professionnelle, il s'engage dans l'armée pour quatre ans, plus précisément dans l'infanterie alpine, d'où il sort en 1908 avec le grade de sergent fourrier. Alors il « monte » à Paris s'inscrire en faculté de droit. Il entre en 1910 au *Temps*, quotidien



Rémy Roure en 1954.

dont la diffusion atteint 30 000 exemplaires en 1914, et qui est le journal des « élites », de tendance plutôt républicain conservateur.

Prisonnier de guerre avec De Gaulle

Le 1^{er} août 1914, il épouse Marie-Louise Tourrés et, le surlendemain, il rejoint le front comme sergent au 159^e régiment d'infanterie alpine. Il est fait prisonnier le 23 octobre 1914.

Il n'a de cesse de s'évader et est envoyé en 1915 au fort IX d'Ingolstadt en Bavière.

Cette forteresse est un des tournants de l'existence de Rémy Roure. Il y côtoie des personnalités qui vont impacter le XX^e siècle : Georges Catroux qui, général d'armée en 1940 et gouverneur de l'Indochine, rejoindra dès fin 1940 la France libre, rendant à son chef d'insignes services, notamment au Levant, puis en URSS comme ambassadeur, avant de devenir grand chancelier de la Légion d'honneur. Il rencontre aussi Mikhaïl Toukhatchevski, officier tsariste, qui deviendra maréchal de l'URSS en 1936 et sera victime des purges staliniennes dès 1937. Rémy rencontre surtout un capitaine laissé pour



Charles de Gaulle
en 1915.

mort en 1916 à Douaumont, soigné puis interné par les Allemands : Charles de Gaulle.

La personnalité de cet officier séduit Rémy Roure, qui écrit : « Un jeune officier remarquablement doué, qui sera sans doute l'un de nos meilleurs professeurs d'art militaire. » Ou encore : « Ce jeune homme, un peu froid, volontaire, savait dominer les crispations de ses nerfs et les états de son cœur. Il me paraissait incarner vraiment la raison française, faite de calme mesure et de passion contenue. Stendhale eût aimé ce caractère. » Et enfin : « En 1917, nous voyions tous en lui un futur grand chef militaire, un maître à venir dans l'art de la guerre, un professeur de stratégie et de tactique qui ferait parler de lui. »

Un journaliste visionnaire

De retour de captivité, Rémy Roure entre en 1919 au journal *L'Éclair*. Parallèlement, il écrit dans la revue *La Renaissance politique, littéraire, artistique*. Il y rédige notamment le premier article écrit sur Charles de Gaulle au sujet de son livre *La Discorde*

chez l'ennemi publié en 1924. Tirée à 550 exemplaires, cette édition laissera 107 invendus jusqu'à la guerre. Rémy Roure a observé en captivité de Gaulle « occupé à dépouiller les journaux allemands, à relever les défauts de la cuirasse germanique ».

Car de Gaulle voulait démontrer dans son essai que les intérêts personnels l'ont emporté chez l'ennemi. Rémy Roure demeurera tout au long de sa carrière un soutien indéfectible de Charles de Gaulle, à chaque publication d'un nouvel ouvrage, qualifiant le militaire d'« écrivain de premier plan, d'un de nos plus remarquables théoriciens militaires, l'un des tacticiens et des officiers d'état-major sur lesquels l'armée peut placer les plus grands espoirs ». Charles de Gaulle en sera reconnaissant, comme en témoigne une lettre du 18 juin 1934 suite à l'article rédigé par Roure sur l'ouvrage *Vers l'armée de métier*.

Comment ne pas citer les termes de cette lettre du 26 novembre 1936 par laquelle de Gaulle remerciait Rémy Roure pour un article dans *Le Temps* consacré à La France et son armée : « Votre article du Temps sur mon bouquin était excellent, direct, vivant. Il m'a fait un immense plaisir que j'ai savouré... Quel drame, mon cher ami, que cette lente décadence française, alors qu'après la victoire, tout aurait dû nous porter au redressement. Et pourtant ! Il y a dans ce pays d'immenses ressources intactes. Quelle trahison de l'élite ! Au point de vue de notre force militaire, terrestre aussi bien qu'aérienne, il faut – sous peine de désastres certains – un Louvois à la République... »

Journaliste talentueux et influent, Rémy Roure est aussi pendant l'entre-deux-guerres un écrivain qui, sous le pseudonyme de Pierre Fervacque, écrit des livres comme *La Vie orgueilleuse de Trotski*, *L'Alsace minée*, *Les Demi-vivants*, *Le Chef de l'Armée rouge*, consacré à Mikhaïl Toukhatchevski, qu'il rencontre à nouveau à Paris au début de 1936. Survient la guerre : le colonel de Gaulle adresse à Rémy Roure

ce bref message écrit le 25 janvier 1940 : « Ne croyez-vous pas, mon cher ami, que nous sommes au moment d'être fidèles à nos idées ? Sentiments fidèles et dévoués. »

Résistant de la première heure

En avril 1940, Rémy Roure rencontre au cours d'un déjeuner Paul Reynaud, alors président du Conseil, et Charles de Gaulle.

Ce dernier, promu général de

brigade le 1^{er} juin, est nommé sous-secrétaire d'État à la Guerre le 5 juin : le 10 juin, il reçoit Rémy Roure à l'hôtel de Brienne ; il espère encore sauver Paris de l'invasion allemande. Il lui dit : « Voici où sont les Allemands... nous défendrons Paris. Nous nous battons sur la Loire, nous nous battons dans l'empire. →

“
La guerre est dure. L'ennemi redoutable. Les alliés sont incommodes. Il faut porter vis-à-vis d'eux le poids d'un désastre où nous ne fûmes pour rien...
”



Arrêté par les Allemands à Rennes en 1943, Rémy Roure est ensuite déporté à Auschwitz puis à Buchenwald en 1944, avant d'être libéré par les Américains le 14 avril 1945.

→ *Le jour où les États-Unis seront avec nous, le jour où l'Allemagne ne pourra lancer un avion sans qu'il soit abattu, le jour où elle sera aveuglée, elle pourra tenir toute l'Europe, elle sera perdue !* »

Rémy Roure et sa famille – ils ont un fils de 19 ans, André – se replient à Lyon, où le journal *Le Temps* s'est installé dans les locaux du *Progrès*.

Ils y retrouvent une partie de leurs familles, les Baumer et les Marti, qui, eux aussi, s'engagent dans la Résistance.

Les Roure habitent un appartement au 85 rue Cuvier, qui devient rapidement un centre fondateur de la Résistance : d'illustres figures s'y retrouvent comme Pierre-Henri Teitgen et François de Menthon, qui, avec Roure, vont fonder *Libertés*, le premier organe de la Résistance en zone sud ; ou encore Frenay (*Libertés* fusionnera en novembre 1941 avec *Petites Ailes* et *Vérités* pour former *Combat*). Et bien sûr Jean Moulin, Bidault et Cochet seront eux aussi des habitués de cet appartement. Entre-temps, de Gaulle fait parvenir à Rémy Roure une lettre en date du 30 juin 1942 à l'en-tête de Carlton Garden : « ... Je sais ce que vous faites et je vous aime bien. Voici le moment où les bons Français

doivent se retrouver. Je n'ai point d'autre intention que de leur offrir un "centre". Dans quelques mois cela pourra servir à condition qu'on l'ait préparé. Or, c'est à l'intérieur et spontanément qu'il faut le faire. La guerre est dure. L'ennemi redoutable. Les alliés sont incommodes. Il faut porter vis-à-vis d'eux le poids d'un désastre où nous ne fûmes pour rien... Je vous envoie mes fidèles amitiés. »

Cette lettre fut portée à Lyon par Philippe Roques, collaborateur de Mandel avant la guerre, qui fonda le réseau Amelin, spécialisé dans le renseignement politique et militaire. En mai 1942, Philippe Roques part pour l'Angleterre et revient en France en juillet 1942, chargé par De Gaulle de remettre en mains propres des lettres manuscrites à plusieurs personnalités, dont Mandel, Herriot, Blum, Daladier... et Rémy Roure.

“ En 1917, nous voyions tous en lui un futur grand chef militaire, un maître à venir dans l'art de la guerre. ”

Déporté, il survit

Rémy Roure intègre le réseau d'évasion Bordeaux-Loupiac en janvier 1943 et contribue à l'évasion et au rapatriement de pilotes alliés tombés en France. En juillet 1943, il est désigné membre du Conseil consultatif qui devait siéger à Alger en novembre 1943.



Il décide de rejoindre Londres début octobre 1943. Fort opportunément, une opération maritime est organisée pour convoyer trois pilotes américains de Lyon en passant par Rennes. Rémy Roure se trouve dans cette ville le 11 octobre ; dénoncé par un agent français de la Gestapo, il est arrêté par les Allemands. Gravement blessé à l'artère fémorale gauche, il est sauvé par la pose d'un garrot. Il est torturé par la Gestapo, mais ne dira rien.

Le 11 novembre 1943, il est transféré à Fresnes où il reste cinq mois. Le 5 avril 1944, il part pour Compiègne, qu'il quitte le 27 avril : ce convoi sera qualifié de « convoi des tatoués » : c'est le troisième convoi de « non-juifs » qui mettra quatre jours et trois nuits pour arriver à Auschwitz. Les déportés sont 1 670, presque tous – dont Rémy Roure – repartent pour Buchenwald ; la moitié y décédera.

Libéré le 14 avril 1945 par l'armée de Patton, il arrive à Paris quatre jours plus tard. Rémy Roure publie dès le 21 avril un article dans *Le Monde* intitulé *L'Enfer de Buchenwald et d'Auschwitz*.

La souffrance de Rémy Roure n'a pas encore atteint ses limites : son épouse, Marie-Louise, a été arrêtée le 3 avril 1944 à son domicile lyonnais, et est morte à Ravensbrück. Sa sœur, à Ravensbrück, et son beau-frère, à Neuengamme, subiront le même sort, tandis que son neveu, Rémy Marti, engagé dans les FFI (*Forces françaises de l'intérieur*, NDLR), sera arrêté, torturé et fusillé à Lyon une semaine avant l'arrivée des Alliés.

Au total, quatre morts pour la France car aucun des déportés ne rentrera vivant, sauf un autre neveu de Rémy Roure, René Baumer.

Rémy Roure et son épouse avaient un fils unique, André. Né en 1921, étudiant en philosophie, il avait côtoyé à Lyon dans l'appartement familial « l'aristocratie » de la Résistance : Georges Bidault, François de Menthon, Henri Frenay, Jean Moulin, et tant

Entrée principale du fort Prinz Karl, près d'Ingolstadt (Bavière, Allemagne) où se sont rencontrés Rémy Roure et Charles de Gaulle en 1916.

d'autres. Il intégra le réseau Gallia puis rejoignit les Forces françaises libres qui affrontaient en Italie les Allemands à l'annonce le 9 septembre 1943 de la capitulation de l'Italie.

Il participe à tous les combats jusqu'en avril 1945 et décide d'aller à Ravensbrück à la rencontre de sa mère. Arrivé au camp le 4 juin, la grenade qu'il avait emportée dans son sac explose, le tuant sur le coup.

L'hommage de De Gaulle et de Malraux

Rémy Roure demande que la Croix de Compagnon de la Libération, qui lui avait été accordée, lui soit remise en même temps que la Médaille militaire de son fils et la médaille de la Résistance de son épouse lors d'une prise d'armes aux Invalides. Perclus de chagrin, affaibli par la tuberculose qui l'affecte depuis sa déportation, Rémy Roure poursuit néanmoins avec talent sa carrière de journaliste. Sa collaboration avec *Le Monde* s'achève en 1952.

Il gagne alors *Le Figaro* pour lequel il écrit des chroniques jusqu'au jour de sa mort, le 8 novembre 1966. Le général de Gaulle vient se recueillir devant la dépouille de son vieil et fidèle ami. Ainsi s'achève une vie placée dans le respect des valeurs acquises dès sa jeunesse, par un amour indéfectible de l'honneur, de la liberté et du respect de l'homme. Rémy Roure et sa famille ont payé très chèrement cette fidélité à ces principes. André Malraux a déclaré : « Oublier leurs sacrifices serait les condamner une seconde fois. » ■

Comme ces femmes, Rémy Roure et plusieurs membres de sa famille ont résisté à l'envahisseur nazi, au péril de leur vie. Sa propre épouse, Marie-Louise, décéda dans le camp de Ravensbrück.

